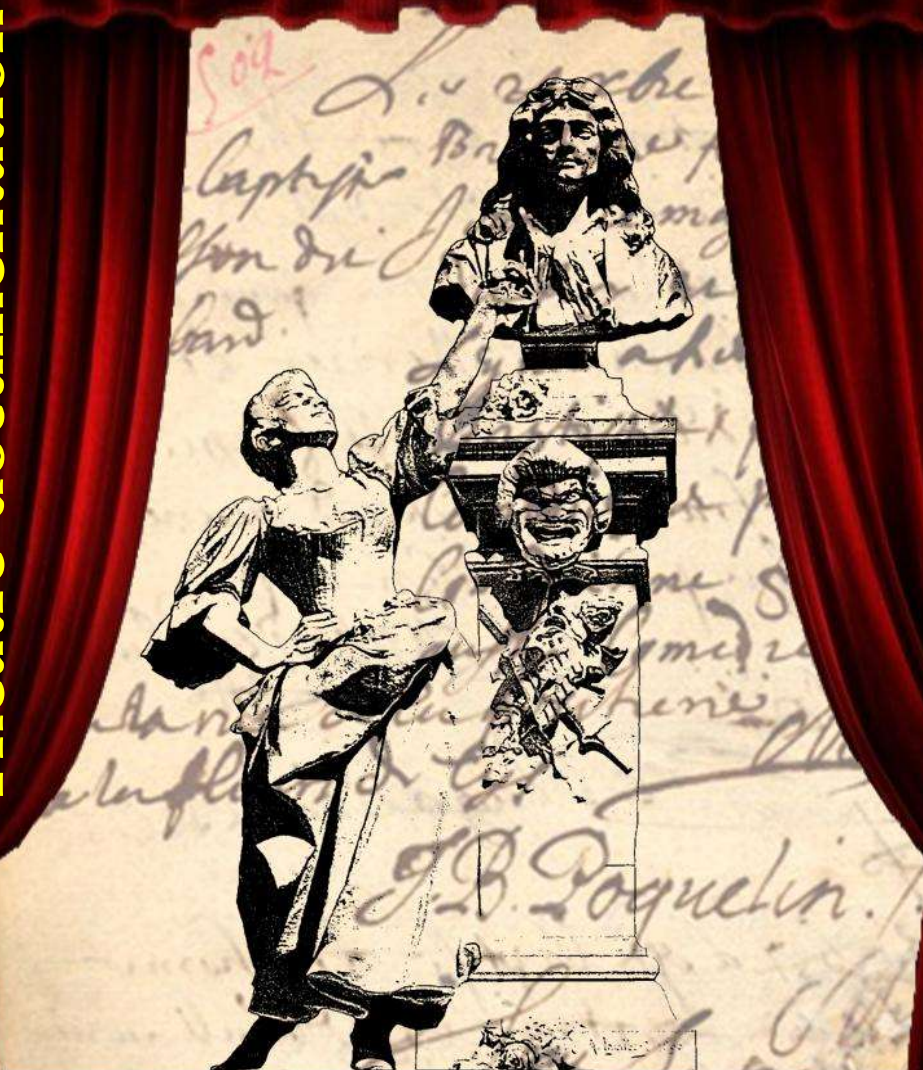


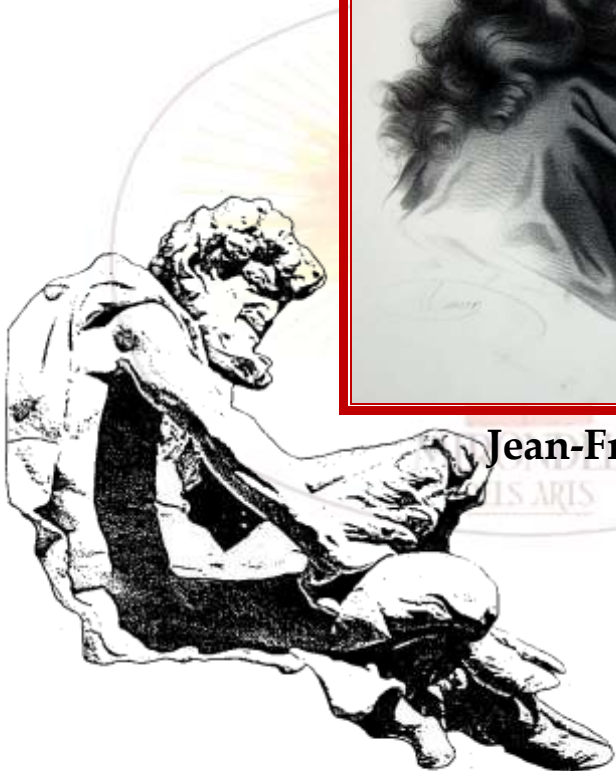


Jean-François REGNARD

Théâtre-documentation




La Critique
de l'Homme à bonnes fortunes



Jean-François REGNARD

1655-1709



**La Critique de
l'Homme à bonnes
fortunes**

MIRONDELA
DELS ARTS

LA CRITIQUE DE L'HOMME À BONNES FORTUNES

Comédie en un acte et en prose.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le 1^{er} mars 1690.

Personnages

NIVELET, *procurer-fiscal*

LE BARON DE PLAT-GOUSSET

LA COMTESSE DE LA GIGANDIÈRE, *femme grosse*

LA BARONNE, *cousine de la comtesse*

LE MARQUIS DE ROUSSIGNAC

M. BONAVENTURE, *pédant*

CLAUDINE, *servante d'hôtellerie*

La scène est à Paris, dans une hôtellerie.



MIRONDELA
DELS ARTS

Scène première

LE BARON DE PLAT-GOUSSET, NIVELET

LE BARON.

Garçon ! hé ! Y a-t-il là quelqu'un ? Le souper est-il prêt ! La peste soit de l'auberge !

NIVELET.

Qu'avez-vous donc, monsieur le baron ? Vous me paraissez bien fâché.

LE BARON.

Oui, morbleu ! je le suis, et j'ai raison de l'être. Je sors présentement de l'Hôtel de Bourgogne, et j'en suis si outré, que si je trouvais à présent un comédien italien, la moindre chose qu'il lui en coûterait, ce serait une oreille.

NIVELET, *montrant son manteau déchiré.*

Je n'en suis guère plus content que vous. Tenez, voilà tout ce que j'ai pu sauver de mon manteau ; j'ai laissé le reste au parterre.

LE BARON.

Rien ne prouve mieux la dépravation du goût du siècle que l'affluence des femmes, des carrosses et des chevaux qui vont à cette comédie. C'est une maladie qui gagne la cour.

LA CRITIQUE DE L'HOMME À BONNES FORTUNES

NIVELET.

Franchement, vous autres gens d'épée, vous avez quelque sujet de la fronder : il me semble que parfois on vous donne sur la crête.

LE BARON.

Et oui ; les robins y sont fort flattés. *L'amour par articles* ; c'est un endroit bien appétissant pour les femmes.

NIVELET.

Oh ! ma foi, s'il y a quelque chose de passable, c'est quand le vicomte dépouille cette innocente jusqu'à un jonc d'or qu'elle a au doigt. Ces couleurs ne crayonnent pas mal les gens d'épée, qui, pendant un quartier d'hiver, vous sucent une femme jusqu'au dernier bijou.

LE BARON.

Où est le mal, s'il vous plaît, à un officier qui part pour l'armée, de plumer une femme ? Dans le fond, on n'a en vue que le service du roi.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène II

NIVELET, LE BARON,

CLAUDINE, *venant mettre le couvert, et ayant du linge et des assiettes sous son bras*

NIVELET.

Eh bien ! Claudine, parviendrons-nous à souper ?

CLAUDINE.

On n'attend que cette comtesse avec sa cousine, qui sont allées à ces bateleurs d'Italiens.

LE BARON.

Bon ! elles devraient être revenues ; il y a deux heures que tout est fait.

CLAUDINE.

Je crois que cette peste de pièce-là me fera devenir folle. L'auberge est tous les soirs en déroute, et nos messieurs ne reviennent plus qu'à neuf heures. Ces visages de comédiens ne sauraient-ils jouer dès le matin ?

LE BARON, *la prenant sous le menton.*

Là, là, Claudine, tout doucement ; ne te fâche pas. Oh ! la friponne ! si tu voulais un peu m'aimer.

LA CRITIQUE DE L'HOMME À BONNES FORTUNES

CLAUDINE.

Oh ! j'en refuse autant d'un autre. Ça donc, vous plaît-il de vous tenir ?

NIVELET, *lui mettant la main au menton.*

La belle Claudine est bien pie-grièche aujourd'hui !

CLAUDINE.

Vous arrêterez-vous, grands baguenaudiers ? Je vous aurais bordé le visage d'une assiette plus vite... Je vous dis encore que je ne ris pas, Ces frelampiers-là sont toujours à lanterner autour d'une fille.

LE BARON.

Ouais ! Claudine, tu es bien loup-garou !

CLAUDINE.

Je suis ce que je suis ; ce ne sont pas là vos affaires : je n'ai jamais vu une diantre de maison comme celle-ci.

NIVELET.

Et pourquoi, mon petit cœur ?

CLAUDINE.

Et pourquoi ? Enfin, si ma tante m'avait crue, je n'aurais jamais demeuré dans une auberge : mais puisqu'on m'y a forcée, m'y voilà ; j'en enrage pourtant assez.

LE BARON.

Mais encore, qu'as-tu donc, Claudine ?

CLAUDINE.

Ce que j'ai ? Je suis toujours par voie et par chemin, pour aller quérir des drogues à cette grande halebreda de comtesse.

NIVELET.

Comment donc ?

CLAUDINE.

Il y a sans cesse à refaire autour d'elle : tantôt c'est du blanc, tantôt c'est du rouge ; tantôt c'est un gros bourgeon qu'il faut

JEAN-FRANÇOIS REGNARD

raboter ; et que sais-je ? cent mille brimborions. Tant y a qu'il y a toujours quelque chose à calfeutrer sur son visage.

LE BARON.

Tu as un peu de peine, Claudine ; mais aussi tu gagnes bien de l'argent, et je m'assure que lu fais un beau magot.

CLAUDINE.

Il est vrai ; voilà un gros venez-y-voir ! Depuis dix-huit mois, avoir amassé quinze écus ; voilà t-il pas un gros butin ? et si, là-dessus, il me faudra un habit à Pâques.

LE BARON.

Tu ferais bien mieux d'acheter un bon mari de cet argent-là ; cela est bien meilleur pour une fille.

CLAUDINE.

Çamon ! voilà encore un plaisant fretin que les hommes ! Les rues en seraient pavées, que je n'en ramasserais pas un ; et puis en cas de mari, comme vous savez, pour quinze écus, on ne peut pas avoir grand-chose... À la fin, voilà notre diablesse de comtesse.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène III

NIVELET, LE BARON, CLAUDINE,
LA COMTESSE, *femme grosse et SA COUSINE, se jetant toutes
deux sur deux fauteuils*

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, je n'en puis plus ! En l'état où je suis ! de l'eau de la reine d'Hongrie. Coupez mon lacet. Ah ! ah ! ah !

LA COUSINE, *se laissant aussi aller.*

Ma pauvre cousine, vous ne crèverez pas toute seule. Je suis toute disloquée. C'est pour en mourir. Hi ! hi ! hi !

Elle pleure.

LE BARON.

Qu'avez-vous donc, madame ? voudriez-vous accoucher ?

LA COMTESSE.

Ah ! ah ! ah ! si ma sage-femme était là, je n'en ferais pas à deux fois ; mon pauvre monsieur le baron, ron, ron, ron ! Hé, vite ! qu'on me déchausse. Claudine ! ma cousine ! ma cousine !

NIVELET, *à la cousine.*

Et vous, mademoiselle, où le mal vous tient-il ?

LA COUSINE.

Ah ! monsieur le procureur fiscal, je suis confisquée. Hé ! hé ! hé !

JEAN-FRANÇOIS REGNARD

LE BARON.

Ma foi, monsieur Nivelet, si nous, n'y prenons, garde, voilà deux femmes qui vont nous crever dans la main.

LA COUSINE.

Nous venons de cette damnée pièce, où l'on est deux heures à entrer, et trois heures à sortir, et, qui pis est... Hé ! hé !...

CLAUDINE.

Là, là, madame, deux jours de repos emporteront cela.

LA COUSINE.

Monsieur Nivelet, vous qui savez la procédure à telle fin que de raison, il faut faire assigner les comédiens en garantie de couche. Que sait-on ? si ma cousine allait avorter.

NIVELET.

Assurément.

LA COUSINE.

Oh ! si la justice s'en mêle, il faudra bien que l'on me rende ce que l'on m'a pris.

LE BARON.

Comment donc ! étiez vous auprès de quelque insolent ?

LA COUSINE.

C'était bien un filou qui m'a pris ma bourse, où il y avait dix louis. Hi ! hi ! hi !

Elle pleure.

LE BARON.

Oh ! si l'on ne vous a pris que cela, patience. Allons, courage, madame, le souper raccommoiera tout.

LA COMTESSE.

Moi, manger ! La comédie m'a dégoûtée pour six semaines. Ah ! ah !

LE BARON.

Claudine, courez vite chez le médecin demander une potion

LA CRITIQUE DE L'HOMME À BONNES FORTUNES

pour rassurer une femme qui a pensé accoucher dans la presse.

LA COUSINE.

Claudine, tu lui demanderas aussi s'il n'a rien pour faire retrouver ce qu'une fille a perdu à la comédie.

CLAUDINE.

Oh ! je m'en vais chez notre apothicaire ; il a de toutes ces drogues-là.

LA COMTESSE.

Hai ! hai ! hai !

LE BARON.

Par ma foi, ce sont de vraies épreintes. Monsieur Nivelet, il faut appeler du secours. Françoise ! Eustache ! la maîtresse ! portez vite madame dans sa chambre.

On vient, et on emmène la comtesse dans sa chambre.

NIVELET.

Pour vous, mademoiselle, tenez-vous en repos dans ce fauteuil en attendant qu'on serve. Je vais à la cuisine faire hâter le souper.

LE BARON.

Et moi, je suis si soûl de la comédie, que je m'en vais me mettre au lit sans boire et sans manger, et, qui pis est, je n'en sortirai, ou le diable m'entraîne, que lorsque l'on aura renvoyé tous ces gueux de comédiens-là en Italie. La détestable pièce !

LA COUSINE.

Ah ! ma pauvre bourse !

Scène IV

LE BARON, LA COUSINE,
UN MARQUIS *ridicule, sortant brusquement de sa chaise, tout en désordre, sa perruque de travers et sa chemise déchirée*

LE MARQUIS.

Holà, quelqu'un ! de la chandelle, du feu, une bassinoire. Ah ! mademoiselle, je crois qu'il ne me reste de vie que pour faire mon testament.

LA COUSINE.

Comment, monsieur le marquis ! qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Ma foi, mademoiselle, il ne me reste présentement pas grand'chose ; je n'ai qu'un parement de manche, le cuir de mes poches, et quelques lambeaux de chemise. Voyez comme me voilà ajusté ! un justaucorps neuf tout marbré de cambouis depuis les pieds jusqu'à la tête.

LA COUSINE.

D'où vient donc tout ce délabrement-là ? vous êtes-vous battu ?

LE MARQUIS.

Avoir résisté trois semaines à la tentation, et m'être laissé aller

LA CRITIQUE DE L'HOMME À BONNES FORTUNES

comme un coquin ! Ventrebleu ! j'enrage du meilleur de mon cœur.

LA COUSINE.

Est-ce quelque rival qui vous a houspillé ? Voilà d'ordinaire le succès des bonnes fortunes.

LE MARQUIS.

Que maudits soient la bonne fortune, Arlequin, sa clique, et la curiosité qui m'a pris aujourd'hui ! J'ai levé le nez tantôt au coin d'une rue ; j'ai vu un papier rouge, j'ai demandé à mon laquais, qui lit ordinairement pour moi, ce que c'était : le brutal m'est venu dire que c'était encore cette comédie dont tant de femmes m'avaient rompu la tête. J'y ai été ; et vous voyez comme j'en reviens.

LA COUSINE.

C'est une chose qui crie vengeance, que le mauvais goût de Paris, et l'âpreté que l'on a en ce pays-ci pour les sottises. Je suis sûre que si l'on jouait cette comédie-là en province, en trente ans il n'y aurait pas un chat.

LE MARQUIS.

Bon ! Paris n'est-il pas le magasin de l'impertinence ! il ne faut que les fesses d'un singe pour mettre tous les badauds en campagne. Pour moi, je crois qu'il faudra que je retourné encore plus de vingt fois à cette comédie-là pouf y trouver le mot pour rire.

LA COUSINE.

Oh ! monsieur le marquis, vous me feriez bien plus de plaisir d'y retrouver ma bourse. Je n'ai jamais acheté un chagrin si cher. L'impertinente scène que celle de ce docteur qui recommande le silence, et qui parle toujours.

LE MARQUIS.

Fi ! fi ! vous dis-je.

LA COUSINE.

Ce qui me console de mon argent, c'est qu'il faut que Colombine crève sous ce rôle-là ; elle n'a pas encore huit jours dans le ventre.

LE MARQUIS.

Ah ! mademoiselle, désabusez-vous de cela ; jamais femme n'est morte de trop parler. Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce fat de vicomte, avec ses boutons à jouer à la boule, et cette valise en forme de manchon ?

LA COUSINE.

Je dis que cela est tout aussi sot que son rôle.

LE MARQUIS.

J'enrage, quand je vois le parterre s'efflanquer de rire à des sottises qui n'ont pas le sens commun. Il faut avouer que l'auteur est un brûlai parrain, d'avoir nommé Bergamotte le héros de la pièce ; encore pour du tabac, je lui pardonnerais.

LA COUSINE.

Il y a comme cela cent endroits dans la pièce qui me font presque vomir. On ne laisse pas de s'égosiller de rire ; comme, par exemple, *le tuyau d'orgue*, *la fille de hasard*, *le cheval de louage*, et cette autre innocente qui va dire à son père que si son apothicaire ne lui donne que quarante-cinq ans, c'est qu'il ne le voit que par derrière.

LE MARQUIS.

Quelle grossièreté, d'aller mettre le derrière d'un vieillard sur la scène ! À là fin, je ne sais ce que l'on n'y verra point. Fi ! vous dis-je ; misère ! ne parlons plus de cela. Mais où diable vous étiez-vous nichée ? car j'ai feuilleté toutes les loges pour vous trouver. Apparemment, à cause de la presse, vous vous serez mise au parterre.

LA CRITIQUE DE L'HOMME À BONNES FORTUNES

LA COUSINE.

Hélas ! nous avons été trop heureuses de voir là comédie de chez le limonadier.

LE MARQUIS.

M'avez-vous vu serpenter sur le théâtre ? Ma foi, je ne fais pas mal la roue, quand je me donne au public.

LA COUSINE.

Je ne vous ai point vu, car il y avait tant de monde !... Mais je ne comprends pas quel plaisir prennent certaines personnes à être toujours derrière les acteurs.

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous ? C'est le bel air, et les gens de qualité ne voient plus la comédie que par le dos.

LA COUSINE.

De quel côté que l'on voie cette damnée pièce-là, elle est affreuse par tous les endroits.

LE MARQUIS.

Hé ! avez-vous remarqué, quand les tableaux ont paru, comme je me suis tenu ferme au milieu du théâtre, en dépit des sifflets ! Voilà, morbleu ! ce qui s'appelle faire bouquer le parterre.

LA COUSINE.

Eh ! pourquoi un homme de qualité comme vous se veut-il brouiller avec tout un parterre ? Écoutez, c'est un dangereux ennemi : je le craindrais plus avec ses sifflets que bien des marquis avec leurs épées.

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! un homme qui a séance sur le théâtre ne fait point de comparaison avec des gens qui entendent la comédie debout. Mais voilà le souper.

Scène V

LA COMTESSE, LE BARON, CLAUDINE,
LA COUSINE, LE MARQUIS, NIVELET

CLAUDINE, *tenant un bassin.*

Allons, messieurs, ne voulez-vous point laver ?

LA COMTESSE.

Quand je suis grosse, je ne lave jamais ; cela m'enrhume.

CLAUDINE, *au marquis, qui badine avec elle.*

Je vous jetterai l'aiguière par le nez.

LA COUSINE.

Eh bien ! ma cousine, comment vous trouvez-vous de votre
vapeur de couche ?

LA COMTESSE.

Cela est passé ; je suis raffermie.

NIVELET.

Ma foi, madame, ne nous faites plus de ces frayeurs-là ; j'ai cru
que vous nous serviriez votre enfant sur table.

On se met à table.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne saurais manger : j'ai fait cinq ou six repas
aujourd'hui, dont le moindre a duré quatre heures.

Scène VI

LA COMTESSE, LE BARON, CLAUDINE,
LA COUSINE, LE MARQUIS, NIVELET, BONAVENTURE

LA COUSINE.

Que monsieur Bonaventure vient à propos ! il n'y avait point de temps à perdre.

LE MARQUIS.

Diable ! comme il sent son avoine !

BONAVENTURE.

Pour l'ordinaire, mademoiselle, je suis assez ponctuel au repas ; mais, pour ce soir, deux mille carrosses m'ont barré depuis l'Hôtel de Bourgogne jusqu'ici.

LA COUSINE.

C'est-à-dire que vous venez de la comédie italienne ; car c'est la rage de Paris. Oh ! ça, dites-nous-en-quelque chose : il n'y a point, d'homme qui raconte si bien que vous.

BONAVENTURE.

Ah ! mademoiselle, je fais gloire d'obéir à vos ordres ; mais il est bien difficile de parler et de souper tout ensemble, et j'ai grand'faim.

JEAN-FRANÇOIS REGNARD

LE MARQUIS.

Les habiles gens trouvent du temps pour tout. Quand j'étais bel-esprit, cadédis ! j'étais quelquefois quatre jours sans souper.

BONAVENTURE.

Et moi, quand j'étais Gascon, lorsque l'on me donnait un repas, c'était pour toute ma semaine.

LA COMTESSE, à Bonaventure.

Dites-nous donc quelque chose, monsieur.

BONAVENTURE.

Il n'y a que deux mots. Le sujet de la pièce, c'est qu'il y a deux filles, dont l'une est cadette. À cette heure, ces deux filles... parce que leur père, M. Brocantin, est un curieux... cela fait que la petite voudrait bien être mariée.

LA COUSINE.

Oh ! vous voilà dans le fil de l'histoire.

BONAVENTURE.

Bon ! de toute une comédie, je n'en perdrais pas un mot. Cette fille donc, c'est l'aînée, ne veut point d'un médecin nommé M. Bassinet. Or, il y a là-dedans un garçon qu'on appelle Pierrot ; et puis il survient un vicomte avec un singe, qui est le plus beau rôle de la pièce.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire que le singe épouse M. Brocantin.

BONAVENTURE.

Point du tout. M. Brocantin, c'est le père des filles : mais il y a là un nommé Octave, qui est un drôle... avec cela, deux filous...

LE MARQUIS.

Ah ! j'entends, j'entends. Octave, c'est le prévôt qui poursuit les filous.

LA CRITIQUE DE L'HOMME À BONNES FORTUNES

BONAVENTURE.

Oh ! ce n'est point cela. Qui diable vous parle de prévôt ? Vous n'avez donc pas été à cette comédie-là ?

LE MARQUIS.

Est-ce que je m'amuse à voir une comédie ? Je suis toujours dans les coulisses à badiner avec les actrices ; mais j'ai envoyé mes porteurs au parterre, qui m'ont dit que la pièce ne valait pas le diable. On peut les en croire, car ce sont ma foi, les meilleurs porteurs de Paris.

BONAVENTURE.

Et moi, je vous dis qu'elle est fort bonne. Au commencement, il y a trois robes de chambre qui font le sujet de la comédie ; et comme ça à la fin, le prince des Curieux fait le dénouement, avec un perroquet ; et je vous soutiens que voilà le sujet de droit fil.

LA COUSINE.

Il faut que monsieur Bonaventure n'en ait vu que le quart.

BONAVENTURE.

À vous dire le vrai, les gens de qualité qui comblaient le théâtre m'en ont caché deux actes : mais je n'y ai rien perdu ; leurs airs et leurs façons valent bien la comédie.

LE MARQUIS, à *Claudine*.

Allons, fille, le fruit.

BONAVENTURE, à *Claudine*, qui veut desservir.

Tout beau ! je n'ai pas encore commencé.

CLAUDINE.

Oh ! dame, monsieur, dans une auberge, on n'engraisse pas à faire des récits.

LA COUSINE.

Vous vous racquitterez sur le dessert.

JEAN-FRANÇOIS REGNARD

BONAVENTURE.

Je suis votre serviteur, mademoiselle ; je ne me coucherai pas bredouille ; il me faut de la viande.

LE MARQUIS, à *Bonaventure*.

Oh ! cela est juste. Tenez, allez vous mettre au lit avec cela.

Il lui donne un manche d'éclanche.

BONAVENTURE.

Comment donc ! est-ce que vous me prenez pour un chien, beau marquis de balle affamé ? Il n'y a que deux jours qu'il est ici, il faut voir comme l'auberge est amaigrie !

LE MARQUIS.

Hé ! l'ami, les épaules vous démangent.

BONAVENTURE.

Comment ! à moi, petit hobereau !

Le marquis lui jette une poignée de salade au nez : Bonaventure renverse la table ; le marquis tombe le nez dans un plat de crème.

LA COUSINE.

Vous avais-je pas bien dit, ma cousine, que cette enragée de comédie-là nous porterait guignon ?

LA COMTESSE.

Ah ! ma cousine, jamais je ne porterai mon fruit à terme.